



Croisement de générations et regards croisés.

En quoi les mouvements de la transition sont-ils porteurs de changement ?



Le sentier légèrement en pente vers la ferme est boueux et détrempé. Il faut dire qu'il pleut des cordes ce matin d'avril lorsqu'Asma et moi rejoignons les membres de la Ferme des Granges de la Gageole. C'est (presque) le printemps et depuis notre dernière interview en novembre 2021 à Bruxelles avec Communa et La Poudrière¹, la météo n'a pas beaucoup évolué. Pour contrer le ciel gris, Mathias De Vos, Damien Noël, Julie Bruyère et Nathan Terseleer Lillo nous accueillent chaleureusement dans le corps de logis de la ferme transformé en salle commune. Un feu crépite non loin de la table où sont disposés les micros et la table de mixage pour l'interview.

Avant de débiter l'enregistrement, Mathias profite de l'installation de chacun pour présenter la maquette du site de la ferme qui décore une partie de l'espace commun. On y aperçoit les multiples bâtiments historiques et plus récents de l'exploitation. Située dans le village de Horrues près de Soignies, la ferme a été rachetée en 2016 par un petit groupe de personnes qui a le rêve « d'un grand projet ». Ce grand projet, c'est celui d'un collectif agricole paysan qui ambitionne d'habiter et de produire autrement. L'objectif du collectif est de tendre vers une autonomie alimentaire et énergétique. Depuis 2016, le groupe s'est agrandi et compte maintenant quinze ménages. Le projet a débuté par la rénovation de certains bâtiments et la construction d'habitations pour les familles. Depuis quelques semaines, celles-ci investissent petit à petit les lieux. Elles pourront bientôt toutes emménager. Dans quelques mois, c'est l'exploitation agricole qui va pouvoir doucement se mettre en route. Et ce malgré les derniers chantiers qu'il reste à boucler dont notamment l'acquisition de 3 hectares de terres que le collectif souhaite préserver de l'urbanisation et de la spéculation foncière.

La terre, c'est la motivation principale du collectif. « Travailler la terre est un métier noble, mais aussi difficile, parfois inaccessible. Diversifions les modèles ! » Comme on peut le lire sur leur site internet². L'accessibilité au foncier est l'enjeu principal du projet géré par une fondation, constituée principalement des habitants (mais aussi par des représentants du quartier et des Pouvoirs locaux), et basée sur le principe du Community Land Trust³. Selon cette gestion foncière, la fondation est propriétaire du sol et les logements sont la propriété des habitants. La ferme des Granges de la Gageole estime donc participer à un autre modèle de société. Elle se présente comme un petit îlot, un lieu de vie où d'autres possibles se dessinent.

Avant d'être un projet collectif, la ferme rassemble des personnes, des individus, qui ont dit « stop » à la vie qu'ils menaient ou « stop » à leur participation à une société qui ne leur convient pas. Beaucoup affichent la trentaine alors que d'autres ont 40 ans ou plus. Qu'est-ce qui les a motivé à se lancer dans un projet de prime abord relativement risqué ? Comment tous ces parcours individuels ont-ils pu finalement se rencontrer et se mobiliser dans un projet de ferme partagée⁴ ?

Pour traiter de ces questions du rapport entre l'individu et le collectif, nous avons convié Guy Bajoit, sociologue et professeur émérite de l'UCL, à venir partager sa pensée. L'auteur a écrit en 2021 un ouvrage sur le capitalisme néolibéral⁵ dans lequel sont décrites les oppositions qui lui sont faites. Il cite notamment les initiatives de transition dont il propose une lecture particulièrement critique.

Alors que Mathias déplace quelque peu la maquette de la ferme sur le côté, Guy nous rejoint et s'installe avec nous derrière les micros pour débiter l'interview conçue comme une discussion. Il s'agit en effet de mettre en lumière des parcours de vie ancrés dans des générations différentes mais dont l'enseignement est identique. Proposer une autre modèle de société face à la résilience du capitalisme est une lutte quotidienne. C'est un combat contre le système en lui-même mais aussi contre soi-même car chacun fait corps malgré lui avec le capitalisme. Comment vivre avec ce paradoxe ? Comment lui donner une force collective ? Au travers de leurs histoires, Mathias, Julie, Nathan, Damien et Guy soulignent les transformations et les changements qui nous traversent continuellement lorsqu'on aspire à d'autres valeurs et à d'autres manières d'agir collectivement. Ce partage de parcours de vie fut aussi l'occasion pour SAW-B de s'interroger une nouvelle fois⁶ sur l'ancrage politique des projets de fermes partagées ou assimilés à ceux du ou des mouvement(s) de la transition.

Des récits individuels à celui du collectif

Toutes et tous, nous visons une concordance entre nos valeurs profondes et notre mode de vie. Cette alliance entre les deux se présente à certains comme évidente du fait des normes données par la société. Par une multitude d'institutions et d'instances, comme l'école, l'administration ou encore la famille, la société indique à chacun les valeurs et les normes à respecter. Les choix de vie qui en découlent sont d'autant plus typiquement tracés. C'est-à-dire qu'une majorité de personnes suivra ces valeurs et ces normes « données » qui s'intégreront dans des schémas de vie acceptés et valorisés par la société. Ceci n'insinue pas que ces personnes qui font le choix de suivre les normes sociales admises collectivement soient heureuses ou non. Elles estiment au minimum participer à ce que serait une vie juste et bonne et acceptée comme telle dans l'imaginaire collectif.

D'aucuns s'accommodent donc de l'ensemble des valeurs décrétées par la société et d'autres sont en recherche de nouvelles pour une autre définition de la vie juste et bonne. La difficulté réside dans l'équilibre à trouver entre l'autonomie (se donner des normes) et l'hétéronomie (se voir imposer des normes). Trop autonome, on risque de devenir minoritaire et en dehors de la société. Trop hétéronome, on risque finalement de se confondre avec une société qui impose une vision unique du « juste » alors qu'on estime par ailleurs qu'elle crée des injustices. Dans cet équilibre, c'est la caractérisation des valeurs portées individuellement qui est particulièrement complexe. En quoi définissent-elles le bon et le juste ? Y a-t-il une variation d'importance entre les valeurs individuelles

et celles de la société ? Qu'est-ce qui est finalement bon et juste ? Il s'agit d'un travail continu en perpétuelle tension entre soi et la société dans la définition et la vision de ce qu'est la vie bonne.

Si Damien s'est lancé dans l'aventure des Granges de la Gageole, c'est parce qu'il est porté par l'espoir. En ce sens, il estime participer à ce que serait une vie bonne. Pour lui, l'espoir est de « donner et de léguer à ses enfants un espace de vie convenable ». Il souligne également que le projet le rend espérant mais pas spécialement heureux. Face à la destruction intensive de la planète et aux inégalités de par le monde, Damien ne peut s'estimer heureux. C'est pourquoi le projet de la ferme est une voie à suivre, non pour lui, mais pour la société. Habiter et travailler la terre collectivement sont, selon lui, un moyen efficace pour proposer autre chose et surtout pour donner de l'espoir.

Pour Matthias, le projet de ferme partagée est avant tout un lieu d'épanouissement personnel. « Le fait de vivre d'une manière plus raisonnée me rend heureux ». Cette aspiration personnelle est possible car le groupe amène « de la joie ». La construction collective est un vecteur de mise en pratique de valeurs qui permettent à l'ensemble du groupe d'être heureux.

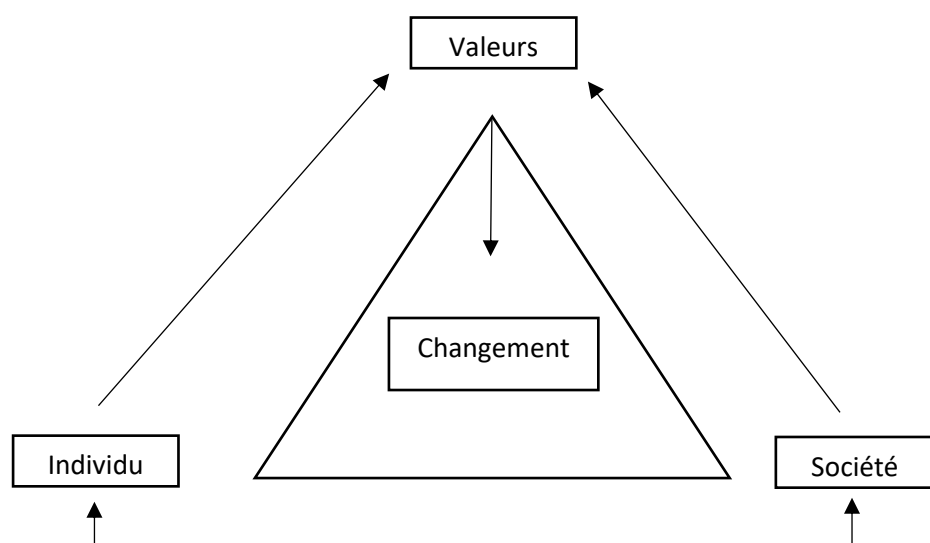
Dans le même esprit, Julie s'attache aussi à décrire ce qu'elle a vécu en s'impliquant dans un projet comme celui-ci. La société lui donnait l'impression d'être constamment dans le faux ou dans le double-message. Julie nomme cette contradiction « l'injonction paradoxale ». Il s'agit de cette dissonance qui peut exister entre ce que la société nous pousse à dire alors qu'on fait le contraire et inversement. Pour la contrer, la vie collective qu'offre la ferme des Granges la Gageole est salvatrice. Le sentiment de participer à une vie bonne s'entrevoit dans la « niche de résilience » que représente ce collectif qui estime agir face à l'urgence écologique.

Nathan insiste sur le travail de réconciliation entre son mode de vie et ses intuitions qui sont, pour beaucoup de personnes, en inadéquation et donc sources de malheur et de tristesse. Redonner du temps d'attention, et de plus, une certaine forme de « disponibilité intellectuelle », est une voie nécessaire pour arriver à concilier un mode de vie à ses valeurs et ainsi tendre vers une vie bonne. Cette attention est retrouvée par la place offerte à chaque individu dans un projet comme celui de la ferme des Granges de la Gageole. Il en résulte une diversité de personnalités qui constitue le potentiel majeur de la ferme partagée. Chacun s'exprimant et agissant à la hauteur de ses capacités.

Pour Guy, qui a maintenant 85 ans, le tournant s'est opéré lorsqu'il avait la trentaine et déjà deux enfants. Voyant le monde changer autour de lui, il s'est dit qu'il ne pouvait plus être ce père autoritaire. Il l'était car son père l'avait été et que tous les pères autour de lui l'étaient également. « Ce qui est intéressant, c'est comment on change ? Comment on arrive à comprendre qu'il faut changer ? » Si Guy a pu devenir un autre père, c'est en

s'ouvrant à de nouveaux messages culturels notamment au travers de livres et de films. D'une certaine manière, il s'est ancré différemment au monde.

Ces récits de vie témoignent du lien entre la construction de soi et des relations humaines tissées au cours de l'existence. À la fois constitutives et disruptives, ces relations avec les Autres nous mènent à agir « contre » une vision imposée de la vie bonne ou « pour » une autre vision de la vie bonne. Si la première démarche peut mener à la confrontation stérile, la deuxième invite à l'imaginaire, à la création, au changement. Ce changement s'opère entre l'individu, la société et les valeurs. On peut le voir comme un triangle mettant en tension ces trois pôles.



Ce changement pour une autre vision sociétale s'exprime à l'heure actuelle principalement dans les alternatives dites de « transition ». Ou du moins, certains mouvements de la transition supposent que le changement passera par une mutation de nos valeurs, ou le pire autrement, par une transformation culturelle. Toutefois, une question subsiste toujours. Comment déclencher dans la société la remise en question des croyances, des valeurs, des comportements et des décisions considérés comme affligeants ? Comment animer le changement tant à l'échelle des individus que des collectifs alors que ceux-ci instituent ces mêmes croyances, valeurs, comportements et décisions ?

La transition de quoi ?

Les fermes partagées sont assimilées à un mouvement de transition. Selon Guy Bajoit, la caractéristique principale d'un mouvement de transition, ou d'une initiative faisant partie du mouvement de la transition, est sa force collective. Ces mouvements de la transition sont portés par des groupes dont les membres sont des « transitionneurs » comme Guy aime les appeler. Il s'agit le plus souvent de citoyens, sans instances représentatives, qui expérimentent à un niveau local. Généralement, les transitionneurs produisent un bien ou

un service afin d'en vivre. Leur démarche s'apparente à la proposition d'un autre modèle économique qu'il soit « domestique », comme le souligne Damien dans le cas de la Ferme de la Gageole, ou non.

Sur le plan politique, Guy ajoute que les transitionneurs n'ont pas de représentant officiel et ne sont donc pas structurés en organisation. Ceci témoigne du rejet d'une certaine forme d'autorité que Julie nuance par le souhait d'éviter de s'organiser et de structurer selon un modèle qui crée de l'injustice et de la violence. L'objectif est de réinventer un modèle d'organisation en s'appuyant sur l'épanouissement individuel. Épanouissement qui n'est pas une fin en soi mais bien un catalyseur qui « permet à chacun de pouvoir mettre à disposition du collectif leur plein potentiel ».

Les transitionneurs prêchent pour une autre manière de vivre. Ils «opèrent une transformation interstitielle » selon Guy. C'est-à-dire que les initiatives de transition procèdent à l'intérieur du système capitaliste néolibéral en relevant ses contradictions. Le paradoxe, s'il en s'agit bien d'un, est que les transitionneurs n'ambitionnent pas cette transformation par le canal de la démocratie représentative ou par la confrontation directe. Ils estiment pouvoir se gérer eux-mêmes tout en se reposant sur l'idée de la démultiplication de leur modèle. Il y a alors deux issues possibles à cette transformation interstitielle. Soit, elle s'engage concrètement et durablement par la création d'autres initiatives qui prennent de l'ampleur et finissent par remplacer le système capitaliste néolibéral. Soit, elle ne se déroule qu'à la marge et s'épuise finalement tant la résilience du système capitaliste néolibéral est implacable de par sa force de récupération.

Lutter contre le système capitaliste. De front ou à la marge ?

Le risque est par conséquent important de voir les initiatives de transition s'en tenir à une minorité. Pour autant, il ne doit pas éluder le pouvoir de ces collectifs de s'extraire du modèle capitaliste en favorisant les liens humains plutôt que matériels. Toutefois, force est de constater que le système capitaliste se contrefiche de cette vision de la transition. Pire, il en reprend certains codes comme le modèle économique du circuit court. Trop confronté au capitalisme néolibéral, le mouvement de la transition y sera phagocyté tôt ou tard. Trop à la marge, le mouvement de la transition ne sera que minoritaire ne pouvant s'attaquer au fonctionnement et aux mécanismes du système capitaliste néolibéral.

La ferme des Granges de la Gageole a été confrontée à ce dernier cas de figure. L'un des objectifs du projet est de pouvoir garantir l'accès à un logement notamment à des ménages moins aisés. Malgré un montage sur le principe du Community Land Trust, le prix d'une habitation, et donc d'une certaine manière d'accès au projet global, se situe entre 200.000 € et 350.000 €. « On se sent vraiment coincés mais ça ne nous empêche pas de quand même tenter de créer une alternative un peu valable. Mais c'est vrai que le côté total et puissant du système en présence continue à faire peur. On n'a pas nous même la solution

parfaite par rapport à cela.» nous partage Nathan. Agir en profondeur sur le fonctionnement du système capitaliste néolibéral, s'attaquer au mécanisme de la spéculation foncière n'est pas chose aisée même lorsqu'on s'y oppose. « Lorsqu'on veut prendre possession collectivement, on doit faire le jeu du capitalisme et il en coûte énormément » ajoute Nathan.

Ce point d'achoppement n'est pas une fatalité. Il démontre néanmoins la fragilité des alternatives de transition. Selon Guy, cette fragilité est due à la manière dont le mouvement de la transition agit face au capitalisme néolibéral et notamment sur ses mécanismes profonds comme la propriété et la spéculation sur la terre. Pour cerner au mieux la manière dont les initiatives de transition agissent, Guy relève quatre possibilités de s'opposer à une domination sociale incarnée par le capitalisme néolibéral.

Faire sa révolution personnelle à la marge du capitalisme néolibéral

La première manière, que Guy estime en partie être du ressort des initiatives de transition, s'exprime dans le refus de faire partie du jeu du capitalisme néolibéral. C'est la fuite ou le détachement individuel d'un modèle non-souhaité. Guy parle de « révolution personnelle » qui passe par une multitude d'actions comme le tri des déchets ou un retrait quasi-total de la société à l'image d'une personne qui part élever des chèvres dans le Sud de la France.

Les initiatives de transition sont à la rencontre des deux. Les individus s'y intégrant vont par exemple souhaiter être autonomes sur le plan alimentaire, à l'instar de des Granges de la Gageole, tout en partageant le travail collectivement pour y parvenir. Collectivement, cette révolution personnelle prend forme dans l'idée d'un « îlot » où chacun a la possibilité de s'épanouir pour le bien du collectif en présence.

Concurrencer à la marge le capitalisme néolibéral

La deuxième manière, que Guy rattache également aux mouvements de la transition, est de faire concurrence au capitalisme néolibéral.

Mathias indique cette concurrence se joue dans le rapport entre leur collectif et le rapport à l'extérieur. « On ne peut pas faire abstraction du monde qui nous entoure. On ne va pas créer un îlot duquel on ne va pas sortir au fil de notre vie. On va continuer à travailler car on dépend aussi du monde qui nous entoure ». Dans cette dépendance, se joue aussi une confrontation indirecte avec le capitalisme néolibéral qui se réalise dans l'activité même de la ferme. Permettre aux gens d'accéder à la terre, travailler à un modèle agricole écologiquement et socialement durable, c'est réaliser d'une autre façon ce que le capitalisme néolibéral fait déjà. C'est véritablement entrer en concurrence avec le système tout en restant à la marge par évitement du conflit.

Ceci étant, le conflit peut s'entrevoir dans l'influence positive d'un projet d'une ferme partagée comme celle des Granges de la Gageole. « Nous voulons chercher le discours, la discussion et donc quelque part aussi chercher le conflit. On est conscients que ce changement passe par beaucoup de discussions, par beaucoup d'interactions. En amenant les gens à réfléchir sur leur mode de vie. Pour nous, c'est de la politique » précisent Mathias et Damien.

Protester et entrer en conflit contre le capitalisme néolibéral

Selon Guy, le conflit peut se réaliser plus radicalement. La troisième manière d'agir contre le capitalisme est de protester en boycottant et sabotant des entreprises y participant. C'est aussi organiser des grèves pour dénoncer des excès comme les licenciements sauvages, la destruction outrancière de l'environnement, etc. Cette forme d'action envers le capitalisme est beaucoup plus directe. Elles visent à contrer les abus d'un système en l'obligeant à prendre en compte la parole des citoyens-protestataires. Même si beaucoup de groupes s'organisent dans l'idée de protester, les mouvements de la transition sont plus dans la retenue.

Ce qui amène Nathan à nuancer que le groupe des Granges de la Gageole « n'est pas dans une logique de conflit en disant seulement : *on est contre et on s'oppose et on ne va pas descendre dans la rue pour démonter et défaire un système qui ne nous convient pas*. On est dans un autre endroit du continuum de la lutte qui est plutôt d'aller créer autre chose en espérant que cette autre chose avec plein d'autres possibles forment une nouvelle solution. »

Faire la révolution au capitalisme néolibéral

Enfin, la dernière manière de s'opposer au capitalisme néolibéral est la révolution absolue comme une prise de pouvoir complète des dominés sur les dominants. Les mouvements de la transition n'ont a priori aucune velléité révolutionnaire. L'action concrète comme force de proposition et de solution est préférée à la confrontation directe. Ce pragmatisme est en partie lié à la place donnée à l'initiative individuelle. « Agis par toi-même plutôt que de laisser quelqu'un d'autre le faire à ta place » pour paraphraser la citation de Rousseau donnée par Guy. Cette prise de responsabilité individuelle au profit du collectif est au cœur des groupes de transition.

Contradictions de générations ou l'enchevêtrement de modèles culturels

Agir contre le capitalisme, en faisant sa révolution personnelle ou la révolution totale, c'est décréter qu'il existe une autre vision de la vie bonne. Cette vision évolue au cours du temps tout comme le capitalisme lui-même. Ce que les gens qualifiaient de « bon » par le passé, dans une certaine acceptation du capitalisme, est devenu aujourd'hui « mauvais ». Il y a 80 ans, très peu de personnes ne remettaient en question les apports du progrès comme l'extraction pétrolière qui a permis le développement d'une multitude d'innovations.

Aujourd'hui, le progrès et sa finalité sont bien plus décriés certains estimant qu'ils ne participent plus à ce que devrait être une vie bonne. Cette considération émerge des débats entre hommes et femmes qui démontrent qu'aucune organisation sociale n'est « bonne » ou « mauvaise » en soi. Historiquement, les individus définissent ce qui est désirable ou non pour la collectivité dans une organisation donnée. C'est un mouvement perpétuel d'un curseur dépendant de la volonté des individus. Ce mouvement s'ancre dans ce que Guy Bajoit nomme les modèles culturels.

Au cours de l'histoire de la société occidentale européenne, plusieurs modèles culturels ont existé de la Grèce antique jusqu'à nos jours. « Un modèle culturel, c'est un ensemble de principes de sens qui disent à une collectivité humaine comment elle peut, et comment chacun de ses membres peuvent, mener une vie bonne » rappelle Guy.

Guy est né dans la première moitié du siècle dernier. À cette époque, la société occidentale européenne croyait en cinq principes qui sont le progrès et à la science, le devoir, la nation, la démocratie et à la liberté, ainsi que l'égalité. Guy a vécu dans ce modèle culturel. Il devait participer au progrès en obéissant à la raison. La science gouvernait les esprits car elle améliorait les conditions de vie. Pour cela, l'individu devait écouter et surtout appliquer ce que ses parents, ses professeurs et l'Etat attendaient de lui. Dans les familles, on destinait les enfants à devenir médecin, avocat, etc. C'était le devoir de chacun. Le paroxysme du devoir était celui envers la Nation. Énormément de personnes étaient prêtes à mourir pour leur pays. Bien sûr, le progrès et le devoir prenaient pleine consistance dans la démocratie. En tant que citoyen libre, la participation à la vie politique était une évidence. Voter permettait clairement d'aider au progrès et il était donc nécessaire de le faire pour être un bon citoyen. C'était aussi la preuve d'une certaine égalité établie entre toutes et tous héritée de la Révolution française. Les différences marquées par les origines sociales étaient partiellement effacées dans l'utilité au travail. En ce sens, il paraissait normal de considérer un intellectuel soit plus utile qu'un manuel ce qui autorisait par exemple des différences de traitement salarial.

Ces cinq principes de ce modèle culturel, qualifié de « progressiste » (croyance dans le progrès) par Guy, ont évolué en disparaissant petit à petit laissant la place à un nouveau modèle culturel. La génération actuelle serait dans un modèle culturel individualiste mettant en avant l'importance de la réalisation de soi dans le collectif. Pour nos hôtes de la ferme des Granges de la Gageole, il existe très certainement encore un autre modèle en devenir.

« Sois toi-même »

Le modèle culturel individualiste s'intègre au modèle culturel précédent à savoir progressiste. Là où la société indiquait à l'individu d'être utile et à travailler pour le progrès, elle l'invite maintenant à être « lui-même ». Là où la société au travers de la famille et de l'école définissait le devenir de l'individu, elle lui dit de choisir sa vie (« choisis ton travail, choisis ta religion, choisis ton/ta partenaire etc.) pour être en conformité avec lui-même et donc être lui-même. Choisir sa vie, c'est également éviter la souffrance. En choisissant, l'individu décide d'être heureux. Là où la société imposait des rôles sociaux à remplir quitte à en souffrir, elle décrète qu'il faut être heureux.

« Sois toi-même », ça veut dire que l'individu est porté par sa propre volonté. Pour avoir une vie bonne, il faut être soi-même. Pour le collectif des Granges de la Gageole, il est difficile de se reconnaître dans ce modèle. Si pour Mathias le fait de choisir d'être heureux est évident, cela l'est moins d'y parvenir ensemble. Entendons qu'une construction commune permette à chacun d'être heureux dans cette réalisation collective. Ce qui inspire Nathan d'ajouter que cet « ensemble » comprend des humains et aussi des non-humains, c'est-à-dire la nature. Il y voit les prémices d'un nouveau modèle culturel intégrant l'idée du commun. Le fait de « pouvoir devenir/être sujet » n'est pas nécessairement tributaire du capitalisme néolibéral. On peut souhaiter autre chose sans être « un petit soldat » du monde capitaliste. Pour Damien, le modèle culturel du « sois toi-même » est dépassé car il est vide de vision collective et morale. À cela, Guy rappelle qu'un modèle culturel dominant n'est pas nécessairement accepté et vécu par toutes et tous. Il y a toujours eu des opposants à un modèle dans lequel ils ne se reconnaissent pas. L'enjeu étant de pouvoir instituer de nouvelles normes lorsqu'on en trahit d'autres. Aussi, le fait « d'être soi-même » et « heureux » n'est évidemment pas un problème. Au contraire, il est sain qu'une société permette cela. Par contre, lorsque cette idée se transforme en une injonction de la société, ça devient plus problématique. Lorsque être soi-même est finalement être la pâle copie de son voisin par mimétisme parce que la publicité codifie ce qu'est être heureux, alors il convient d'être attentif à ce à quoi on participe en suivant cette vision de la vie bonne.

« Sois toi-même » et puis quoi ?

À l'issue de cet échange, beaucoup de questions restent en suspens. Quand est-ce qu'un modèle culturel devient problématique pour une société ? Comment un même modèle se modifie-t-il au cours du temps ? Qu'est-ce qui enclenche finalement un changement de modèle culturel ? Est-ce l'initiative d'un individu ou l'effet du collectif ? Pour SAW-B, ces questions invitent à réfléchir à la dimension politique des démarches de transition. Si celles-ci rencontrent essentiellement des volontés individuelles ancrées dans un modèle culturel, même rassemblées en un collectif, elles ne discutent par les rapports de domination existant dans la société. Elles insisteront sur la capacité de changement dont chacun, individuellement, dispose pour ensuite possiblement créer un collectif. Dans le cas où un collectif se crée, il sera le plus souvent constitué des personnes partageant la même idée du changement. Ceci replace la nécessité de réfléchir à l'influence que peuvent avoir les institutions de la société sur les comportements individuels. L'approche de la construction d'un autre devenir de la société est en ce sens complètement inversé partant du principe qu'il est possible d'agir sur les règles et les mécanismes qui régissent la vie en société. La question n'est plus alors de savoir comment une transformation culturelle s'initie ou s'opère, mais plutôt comment elle peut être le fondement d'un revirement politique qui modifie véritablement le vivre ensemble ? Le débat reste ouvert ...

¹ Inscrite dans une démarche intitulée les « Croisement de générations et regards croisés », nos interviews ont pour objectif de comprendre comment les valeurs de l'économie sociale sont vécues au sein des collectifs par le Collectif et par les individus. Comme une parenthèse dans le tumulte du quotidien, c'est un moment suspendu où les âges et les regards se confondent pour mieux s'approprier. de Halleux, O., El Guezouli, A. (2021). Croisement de générations et regards croisés. Sur le sens des valeurs de l'ES, échange entre La Poudrière et Communa. SAW-B [en ligne] [A2112 LaPoudrièreCommuna.pdf \(saw-b.be\)](#)

²Phrase tirée du texte d'accueil du site internet de la ferme. [Granges de la Gageole – Collectif Agricole](#)

³Succinctement, le Community Land Trust (CLT), ou la fiducie foncière communautaire en français, est un concept ou un outil juridique garantissant la pleine propriété de la terre à un collectif ou à une communauté et son usufruit ou son utilisation à des particuliers. Le modèle est principalement appliqué dans le domaine du logement. En Belgique, le CLT de Bruxelles est le plus emblématique. Pour en lire davantage, nous vous invitons à lire notre analyse. Massart, E. (2021). Reposséder collectivement le sol de la ville ? Une première approche du CLT à Bruxelles. SAW-B [en ligne] [A2106-Reposséder-collectivement-le-sol-de-la-ville.pdf \(saw-b.be\)](#)


⁴Van Vyve, V. (2022). Des fermes partagées, clef de la résilience de l'agriculture familiale ? La Libre Belgique [en ligne], (page consultée le 18 mai 2022). [Des fermes partagées, clef de la résilience de l'agriculture familiale ? - La Libre](#)

⁵Bajoit, G. (2021). Le capitalisme néolibéral : Comment fonctionne-t-il ? Et comment le combattre ? Louvain-la-Neuve : L'Harmattan, 202 p

⁶Nous en parlons déjà notamment dans ces deux analyses. Garbarczyk, B. (2018). Dépasser la pensée colibri. SAW-B [en ligne] [Dépasser la «pensée colibri» - SAW-B Fédération d'économie sociale](#) et Mortier, Q (2016). De quelle innovation avons-nous vraiment besoin ? SAW-B [en ligne] [De quelle innovation avons-nous vraiment besoin? - SAW-B Fédération d'économie sociale](#)

The logo for SAW-B, featuring the letters S, A, W, and B in a bold, black, sans-serif font. The letter 'A' is stylized with a small green dot above it, and the letter 'W' has a small orange dot above it.

Avec le soutien de



Ce texte vous parle, nos idées vous interpellent ? C'est le but !

Cette analyse s'inscrit dans notre démarche de réflexion et de proposition sur des questions qui regardent la société. Si vous voulez réagir ou en discuter avec nous au sein de votre groupe, de votre espace, de votre entreprise, prenons contact. Ensemble, faisons mouvement pour une alternative sociale et économique !

N'hésitez pas à nous contacter : info@saw-b.be ou 071 53 28 30

À la fois fédération d'associations et d'entreprises d'économie sociale, agence-conseil pour le développement d'entreprises sociales et organisme d'éducation permanente, SAW-B mobilise, interpelle, soutient, et innove pour susciter et accompagner le renouveau des pratiques économiques qu'incarne l'économie sociale. Au quotidien, nous apportons des réponses aux défis de notre époque.

Rédaction : Olivier de Halleux & Asma El Guezouli

Relecture : Quentin Mortier

Illustration : Asma El Guezouli

A large, abstract green graphic element in the bottom right corner of the page, resembling a stylized triangle or a drop shape.